

Un silence d'environ une demi-heure

Extrait 1 : chapitre 19, Le cherche-midi, p. 147-149 ; « Folio » vol. 1 p. 259-261.

Et notre cœur battait, galopait ce dimanche-là, bien avant onze heures. Nos deux cahiers de Diary serrés sous le bras, longeant le Bon Marché, les immeubles cossus, nous approchions, ralentissions, de plus en plus intimidés, comme les pèlerins du Moyen Age sur le point d'atteindre enfin les reliques. La porte du dernier étage fut ouverte par un homme glabre, en pyjama de velours noir. André Gide lui-même, dont Boris et moi avons vu la photo. Nous l'avons suivi jusqu'à une vaste bibliothèque en rotonde ; il nous a fait asseoir près de lui sur un canapé de cuir. Boris et moi, fascinés par son visage au masque japonais, par l'odeur de miel des *Craven* qu'il fumait, par sa voix sourde et mélodieuse :

- Tu ne fumes pas ?

- Non, Maître.

- Tu as raison. D'ailleurs, tu es tellement jeune. Alors ?

Nous nous taisions. L'auteur des *Nourritures terrestres* était là, devant nous, nous observant avec une moue amusée, et nous ne trouvions rien à lui dire. Moins que Heine à Goethe.

- Je vois quand même que tu es venu avec deux cahiers.

- C'est mon journal, Maître.

- Je peux ?

Et André Gide ouvrit Diary. Cette bibliothèque nous écrasait, nous laissait pantois. Boris et moi n'avions jamais vu autant de livres de notre vie. Nous avons même remarqué une échelle suspendue à une barre de cuivre qui courait tout autour de la pièce. Ce luxe, cette magnificence. Des couloirs, au-delà des portes ouvertes, semblaient s'enfoncer à l'infini ; des tapis partout. Gide lisait, soulignait du doigt tel ou tel mot, dans les volutes de sa *Craven*. Soudain il toussota :

- Curieux, très curieux.

Le halètement nous a repris, dans l'attente épuisante de cette voix à la fois extérieure et issue de nos viscères. La voix d'André Gide que notre panique guettait. Posée, légèrement ironique, en nuances de surprise parfois et, par instants, en inflexions graves.

- J'aime ta défense de l'alexandrin, c'est même courageux de ta part. j'aime aussi certains poèmes, ou fragments de poèmes. Tu notes tout dans ton journal ? Uniquement là ?

- Oui, Maître.

Gide reprenait sa lecture attentive. Nous trouver devant une sorte d'idole créait des vertiges en nous. Serons-nous capables de nous lever au moment voulu ? Nos jambes tremblaient. Boris et moi avons espéré demander quelques explications pour *Les Nourritures terrestres*, à propos de Ménélaque, cet homme étrange qui parcourt le monde sur son yacht. Nous ne l'espérions plus. Dans un angle, Boris et moi avons repéré une longue table basse, couverte de lettres classées par étiquettes : lettres à lire, lettre lues, lettres à répondre. Cette irruption soudaine pour Boris et moi de la gloire, des secousses prodigieuses qu'elle suscite ! Donc, c'était ça ? Cette table couverte de lettres classées en trois sections ? Nous nous sentions affolés : cette masse de gloire, d'enivres donc, et Gide nous recevait avec une telle simplicité. Cette masse de livres, de connaissances donc, et il nous parlait avec une telle simplicité.

- Tu évoques souvent ta mère. Elle est très proche de toi ?

- Oh oui, Maître.

Malgré tout, Boris et moi surpris. Nous n'avions aucunement l'impression de parler à ce point de maman dans Diary. Nous aurions voulu tout expliquer à André Gide, mais nous étions paralysés. Et à nouveau sa voix lentement intraduisible :

- Curieux, très curieux. À ton âge, des pensées si noires, des images si noires. Ces deux vers, par exemple, qui me plaisent : *Pour tous c'est un vice, pour moi c'est un mal / J'ai aussi des malades dans mon hôpital*. Tu es un enfant prodige !

Il avait refermé Diary. Ses yeux, derrière ses lunettes, leur lueur de surprise, d'ironie, d'intérêt peut-être. Son bras a enlacé notre cou.

- Viens plus près. Tu n'as pas peur au moins ? Ta mère me semble exceptionnelle, tu sais ?

Son masque japonais frôlant notre visage, son murmure : « Tu es beau. » Et tout à coup, ses lèvres collées aux nôtres. Boris et moi, interdits, notre brusque répugnance nous faisant tressaillir. Mais nous n'osions pas bouger. Gide s'écarta.

- Tu as bien fait de venir. Reviens quand tu veux. Maintenant j'ai à travailler.

Il nous a tendu la main, répéta : « Reviens quand tu veux » et André Gide a refermé la porte. Boris et moi serrions nos deux cahiers de Diary sous notre bras. La rue, le métro, et encore la rue. Boris et moi avions des ailes. Boris et moi avions du plomb. Enfant prodige ! Qu'un ami devait transformer en « enfant pro-gide ».

Extrait 2 : chapitre 20, Le cherche-midi, p. 162-64 ; « Folio » vol. 1 p. 286-90.

Comme ce soir-là, à son retour du bureau. Notre père paraissait soucieux, annonça enfin que le plus sympathique de tous les mandataires des Halles venait de décéder. Immédiat, un sourire retroussa nos lèvres. Notre père le fixait. Etonnamment, maman aussi souriait, luttait en vain pour le cacher. Notre père s'en aperçut. Un court silence tomba dans notre entrée. Notre père, livide immédiatement, tandis que maman, en un murmure : « Borinka, va dans ta chambre. »

Nous nous sommes assis à notre table. Tout à coup le hurlement s'éleva. Une clameur de fureur, d'étranglement, de poings assenés sur la porte. Nous ne saisissions que le « Toi aussi ! » forcené et par instants, loin dessous, des « Volenka, Volenka ! ». Nous nous représentions maman, assise, son petit front baissé, et ses « Volenka ! » tranchaient Boris et moi. Une haine démente s'emparait de nous. Cette tempête d'invectives qui traversait, démantelait les murs, les étages, et l'immeuble qui se mettait à osciller. « Volenka ! » Boris et moi tournant autour de la table, poings et lèvres serrés à les trouer. La clameur là-bas. Et nous avons bondi jusqu'au seuil du salon, hurlé plus fort que Wladimir en tapant du pied :

- Je t'interdis de traiter maman de la sorte ! Je t'interdis !

La stupeur figée, puis le cri de maman :

- Borinka ! Sur ton père !

Nous étions déjà dehors, dévalant l'escalier. Était-ce fini, là-haut au troisième ? Nos battements de cœur recouvraient tout. Dans la rue nous avons continué à courir. Boulevard Saint-Michel, hors d'haleine, nous avons ralenti. Les réverbères, la nuit, les passants. Rester là, toujours peut-être. Nous éloigner et ne plus revenir peut-être. Comme un bain dans l'inconnu. Encore. Encore. Arracher tout. Sur le pont Saint-Michel, nous nous sommes arrêtés, penchés au-dessus du fleuve. Ses illuminations brisées qui montaient vers nous. Les attouchements du futur s'amorçaient-ils en Boris et moi ? L'inconnu, peut-être ami, peut-être accueillant. Mais en-deçà, les rues hostiles, les foules hostiles. L'hostile indifférence. Et maman, son attente. Couper les amarres sans couper notre lien. Notre cordon. Mais où n'est-il pas, ce cordon ? Dans quelles amarres n'est-il pas imbriqué ? D'ailleurs notre père ?

Wladimir, Volodia, Volenka, selon la teneur de tendresse. Lorsque sa moue imitait celle des bébés, le bébé du *Vermifuge Lune* sur les affiches, sur les pages publicitaires des journaux. Bébé boudeur, dont Boris et moi caressions le crâne. Volodia l'imitait si bien. Volenka. Ou lors de nos promenades à trois. Parfois, place Saint-Sulpice, devant les vitrines d'articles religieux, par jeu Volenka faisait semblant d'avoir un caprice, à la manière d'un gosse : il voulait une statuette du « p'tit Jésus ». Il pleurait, boudait. Maman et Boris et moi le consolions, le caressions : « Demain on te l'achètera. Promis, demain. » Ou lorsqu'il jouait au fils pâlot d'une concierge, qui ne part jamais en vacances, sa petite voix résignée pour demander : « C'est comment la campagne, Madame ? » Avec maman, nous caressions son crâne et ses frisettes. Lui, l'homme terrible, impressionnant.

Une fois même, n'avait-il pas pleuré ? Ses imprudences coutumières – n'être jamais chaudement vêtu en hiver, plus ou moins pour épater la galerie – lui avaient valu une très sérieuse grippe. Maman, mécontente, l'accablait de véhéments reproches : « Voilà où ça t'amène ! Épater les passants ! Tu t'imagines qu'ils font attention à toi ? Ils s'en fichent ! Et toi, avec tes bronches fragiles et ta toux chronique... » Notre père, allongé dans son lit, s'était alors tourné vers le mur, et s'était mis à sangloter. Seules ses frisettes dépassaient hors du drap. Maman nous avait fait signe de quitter la pièce. Boris et moi, au rythme de ces sanglots, évoquions les récits de maman, du précédent volume : la révolution de 17, le froid glacial, et la pénurie. L'usure physique accélérée. Boris et moi n'étions-nous pas témoins des brisures de notre père ? Et pour nous : depuis peu il nous faisait donner des leçons de russe par une amie de maman dans la gêne. Thé et gâteaux secs, bien sûr, concluaient les leçons. Il estimait qu'une connaissance orale de la langue ne suffisait pas. Que nous manquait-il, à Boris et moi ? Que nous manquait-il ?

Le pont Saint-Michel bourdonnait dans notre dos, dans sa nuit réverbérée. Rester ainsi durant des heures pour inquiéter notre père ? Affoler maman ? Boris et moi nous en sentions incapables. Et ce manque démesuré en nous, Boris et moi n'étions pas capables non plus de le découvrir, de le nommer. L'écriture ? Plivier ? Gide ? La muraille, qui nous scindait en deux ? Sans nous disjoindre ? Mais son poids sur nous, était-ce cela, le manque ?

Boris et moi avons remonté le boulevard. Notre liberté nocturne nous dégoûtait soudain. Ou la liberté tout court. Couper les ponts, s'enfuir, s'embarquer pour son destin. Mais les deux visages qu'on laisse derrière soi ? Cette atroce commotion du « à jamais » ? Quelque part le sang se venge d'avoir été coupé. Boris et moi, nous revenions. Boulevard et rues interminables. À chacun de nos pas, les scènes paternelles reprenaient le dessus. Resifflaient même à nos oreilles. Mais maman ? Notre cœur que nous ne pouvions calmer devant la porte. La sonnerie. Il était temps encore. Mais cette foule, gluante de liberté, d'indépendance, que savait-elle d'une mère comme celle de Boris et moi ? Même nos dérives s'épousaient. Maman nous a ouvert, a murmuré, toute blême :

- Va t'excuser. Papa t'attend.

Il posa son journal comme nous nous approchions de son fauteuil, dans le salon-chambre à coucher.

- Je... je te demande pardon, papa.

- Boria, si tu crois que c'est facile ! Je ne parle pas de notre situation, je ne parle pas de mon travail. Si tu crois que c'est facile d'élever un fils comme toi !

Le baiser sur son front, son baiser sur notre joue. Nous avons regagné notre chambre. La tempête n'avait rien démolé. Une sorte d'attente planait. Les yeux de Toto exprimait tout, mais en silence. Les fleurs verdâtres du mur exhalaient tout mais ne sentaient rien. La vitre, sur les toits et les cours noires, reflétait tout, de notre chambre allumée et de notre visage. Boris et moi voyions tout de notre visage. Sauf nos deux mains plaquées dessus.

Des jours aériens nous attendaient. Pour être sûr de n'en pas lâcher le fil, autant nous inscrire le plus vite possible à la célèbre faculté de droit d'Aix-en-Provence. Quasi déserte, ce jour-là. La chaleur sèche. Notre père avait repris ses marches sur la corniche. Maman, ses courses du restaurant russe et du terrain vague de la Bourse. Et Boris et moi, nos heures chez Willy. Il nous avait embrassés à l'annonce de notre réussite, mais sa surprise : « Toi, étudiant le droit ! » Et nous, embarrassés soudain pour lui expliquer nos motivations. Alors que maman : « Borinka, si tu veux faire plaisir à Papouchka, après tout ! De toute façon, tu l'écriras, ton œuvre. » Papouchka, malgré la Rachel Bartfeld, son Volenka, le nôtre aussi en un sens, satisfait sans doute de nous imaginer dans les noires bâtisses imposantes de la fac de droit. Adieu vache, cochon, couvée... Adieu l'enfance. L'écriture seule, qui nous incise, telle une roche taillée par l'érosion. Affûtée, douloureuse. Comme si en cette journée d'été notre enfance était déjà d'automne et perdait ses feuilles. Boris et moi, délibérément, choisissons les mareyeurs, les transitaires, ce réel-là, plutôt que le réel de nos ressassements. Par peur ? Par tendresse ? Pour ne pas toujours dire non à notre père ? Lui, notre nourrisseur, notre protecteur. Notre complice en coups durs du sort. *Alea jacta est.*

Au secrétariat, on nous apprend qu'à cause des vacances il nous fallait revenir pour les inscriptions, de préférence en septembre. Une dactylo se leva, disparut dans une pièce voisine, réapparut comme nous rêvassions, prêts à sortir :

- Monsieur le Doyen va vous recevoir quand même.

Vaste bureau, homme d'âge, chauve et sec, longues moustaches, boutonnière ornée de rouge. Il examina notre certificat, finit par trouver un formulaire. Avec respect, Boris et moi répondions à ses questions. Qu'il interrompit soudain, hésitant. Puis :

- Excusez-moi, Monsieur, mais je suis obligé de vous demander votre religion.

- Orthodoxe.

Comme allant de soi ! Il parut soulagé de transcrire notre réponse. Nos remerciements déferents, ensuite. La rue qui nous attendait, étroite, bordée de vieux hôtels particuliers. Boris et moi, exsangues. Pourquoi ce mot *orthodoxe*, tant de fois utilisé, nous fut-il, en cette matinée-là, insupportable ? Non pas que de ne pas répondre « Juif » nous ait manqué. Mais le mensonge, ce poids des mensonges ! De la survie. Etre contraint de ramper. Tout au fond. Subir ce que les autres crachent lorsqu'on se cache. Le lot des parias. Le lot des loques. A quoi bon le droit si nous restions en loques ? Le doyen soulagé en écrivant *orthodoxe*, il est gentil. Il fait partie des « Gengenty ». Son soulagement d'apprendre que le jeune homme correct, assis en face de lui, n'était pas lépreux. Boris et moi, errant dans ces rues aristocratiques. Pour ne pas mourir, il n'est qu'une voie, celle qui descend. Boris et moi tournions dans ces rues.

Une église basse, à peine gothique, en pierres sombres, se dressa devant nous, portail ouvert. Et nous sommes entrés. Personne. Quelques vitraux. Boris et moi nous sommes avancés ; agenouillés, tête affalée sur le prie-Dieu. L'un des rares préceptes de notre religion que nous connaissions pourtant : un juif ne s'agenouille jamais. Il se prosterne, il se balance, jamais il ne se met à genoux. Boris et moi nous en moquions. Ecrasés sur le prie-Dieu, affalés comme sur un lit. Comme si nous couchions avec le Christ. Nous le désirions. « Protège-moi ! » Il nous fallait une présence. Par enveloppement, par rayonnement. Par invisibilité brûlante. Boris et moi, ainsi, dans l'église déserte. De longues minutes d'éternité. Nous ne les révélerons qu'à Diary. Ces moments où il n'est pas le journal de Boris et moi mais celui de notre écriture. Elle ne lui cache rien, ni le nombre des clous, ni le nombre des résurrections.

Dans le tram pour Aix, un appel a retenti soudain : « Regardez ! » Nous nous sommes précipités : un soldat allemand, sur son side-car, roulait au pas. Casque rejeté, accroché à son cou, tête tanguant en tous sens, il dormait visiblement. « Bien sûr, ils ont roulé toute la nuit ! » Le tram et le side-car avançaient côte à côte. Alors des huées contre l'Allemand ont retenti dans notre wagon. Vitres baissées, et toujours côte à côte, nous déversions, déchaînés, des rires, des insultes, des « Sales Boches ! » en série. Lui, tout blond, yeux clos qu'il ouvrait par instants, se maintenait de justesse sur sa selle. Nous comprenait-il entre deux assoupissements ? Ses vacillements de tête semblaient des signes d'approbation à nos cris. Même notre tram, vaille que vaille, a fini par le doubler. Et ce soulagement de nous tous, Boris et moi inclus, d'avoir insulté le Boche. Notre entrée dans Aix, comme un triomphe. Vainqueurs d'un vainqueur, en quelque sorte.

Mais la pâleur de maman à notre retour. Le ton de notre père, à la fois résigné et sarcastique.

- Et voilà, ils nous ont rattrapés !

Il voulut connaître la réaction du « tram des étudiants ». Boris et moi avons décrit la scène du side-car ; et notre père, méprisant :

- Vous vous êtes pris pour des héros, je suis sûr !

Nous n'avons rien répondu. Le maigre dîner en silence. Coupé par quelques allusions à la bataille de Stalingrad qui commençait, et que tous déjà citaient comme un symbole, le face-à-face Staline-Hitler. Hitler dont les journaux publiaient le dernier discours : « Nous prendrons la ville de Stalingrad non pas à cause de son nom, mais parce que sa position... » Malgré tout, les rumeurs du symbole circulaient. Boris et moi évoquions cette photo de *Signal* que notre père achetait régulièrement. Le fils de Staline, fait prisonnier par les Allemands, qui écrivait une lettre à son père dont on pouvait juste déchiffrer : *dorogoï otetz*, « Mon cher père ». Le magazine allemand voulait montrer la mansuétude allemande. Et maman de dire :

- Crois-moi, il ne vivra pas longtemps.

Notre dîner silencieux. Nos trois silences oppressés autour de la table. Puis un nouveau « Et voilà, il n'y a rien à dire, ils nous ont rattrapés ! », sarcastique et résigné de notre père.

- Volenka, officiellement, nous ne sommes pas juifs, non ? Alors ? Faisons comme les Français. Tu crois que ça les gêne, la zone libre occupée ? Même les Français, tu crois que ça les gêne ?

Maman reconnaissait quelques rares courageux, quelques rarissimes héros. Mais les autres ? Qu'on leur donne de quoi manger et ils seront tous pro-allemands ! Maman d'insister : il fallait être logique. Non-juifs ? Alors non-juifs jusqu'au bout.

Wladimir, à peu près convaincu. Boris et moi, ensuite, penchés sur Diary. Pour tout noter, tout graver, à coups de couteaux sur les murs misérables de leurs âmes, à tous. De leurs geôles moisies qui leur servent d'âmes. Au moins inscrire : « Moi, ils ne me rattraperont pas. » Impossible. La phrase résignée et sarcastique de notre père agissait comme un leitmotiv sur nous. « Ils nous ont rattrapés ! » Mais comment rendre cette sarcastique résignation ? Due à toute une vie construite sur des plaies. La nôtre ne s'édifiait que sur la terreur d'en être atteints.

Extrait 5 : chapitre 79, Le cherche-midi, p. 750-53 ; « Folio » vol. 2 p. 468-73.

Nous continuions à marcher. Plus lentement. Le soleil plâtreux avait disparu. Ces minutes où nous doutions des consolations de maman. Là-bas, sur le côté, les verdure du parc Monceau, dont les senteurs frappèrent nos narines. A Marseille, la végétation était si cassante, si sèche ! Ici, malgré le froid, une odeur d'humus montait. Nous tournions autour de la pièce d'eau. Quartier somptueux, grilles d'or. Notre père avait affirmé à maman un dimanche d'avant-guerre – il aimait les balades dans les beaux quartiers – « Tu verras, Genetschka, un jour nous aurons un appartement sur le parc Monceau. » Boris sans moi, indifférents. Certes, ces immeubles cossus, ces promeneurs cossus. Mais cet ennui cossu... Nous voulions le luxe, mais sans l'ennui cossu. Nous remarquâmes un promeneur âgé, élégant, en pardessus bleu, chapeau gris, et une canne en bois scintillant. Nous nous apprêtions à nous détourner, à observer les mimiques des canards dans le bassin, lorsque le promeneur s'approchant, nous vîmes sur le pardessus bleu une large étoffe jaune en forme d'étoile, avec l'inscription *Juif* en lettres noires. Il se promenait, calme, pensif, élégant. Le Paris occupé, la pourriture, la gangrène. Boris sans moi, gangrenés jusqu'à la moelle.

Nous fîmes quelques pas derrière l'inconnu, que nul ne regardait. Nous n'osions le suivre de trop près. Ou pire encore, lui exposer notre cas. Quel cas ? Pas même un cas de conscience. Un cas d'inconscience, plutôt. Boris sans moi devant l'horreur de ce contraste : un homme âgé, élégant, pensif, étiqueté *Juif*, visiblement. Donc sale Juif, donc tout le reste. Cet aspect de noblesse et cette étiquette de saleté. Nous nous sommes affalés sur un banc.

Geste noble, attitude noble, âme noble, une connotation d'aisance qui nous dégoûtait. Les exclus n'ont pas le temps d'être nobles. Et voilà qu'un noble était exclu. Sous nos yeux. Cette élégance supérieure que nous n'aurions jamais. Pour Boris sans moi, ce pardessus cossu, et son étoffe jaune *Juif*, se dirigeait d'un pas naturel vers l'abattoir. Avec aisance il s'apprêtait à être massacré. En cet instant, cela nous sautait aux yeux. Plutôt que de l'aborder pour nous faire comprendre, peut-être l'aborder pour nous faire absoudre ? « Pardon, Monsieur. Moi, je n'ai pas le courage d'arborer une sale étiquette. » Plutôt supporter une sale âme. Car un jour, nous la nettoierons. Car un jour, nous l'avons nettoyée. Le torrent des tourments nous purifiera comme une source. Mais notre poids à voir ce *Juif* disparaître dans l'allée. En nous, un flot de paroles maternelles que notre honte gangrenée résumait : « Tous ceux qui ne font pas tout pour survivre sont des salauds, tu entends, des salauds ! » Notre honte gangrenée traduisait : « Tous ceux qui ne sont pas des lâches sont des salauds, tu entends ? » Boris sans moi entendions. Ressassions. Maman a raison. Pourquoi se porter volontaire vers nos haïsseurs ? Vers nos équarisseurs ? Mais ce Juif tranquille et distant, dont l'attitude signifiait : « Prends-en pour ton grade ! » Nous en prenions. Les paroxysmes opposés qui nous figeaient. L'énorme roman futur les malaxera. Puisque saint Paul a dit « Je me suis fait tout à tous pour répandre la bonne nouvelle » nous dirons : « Je me suis fait tout à tous pour répandre l'atroce survie. » Lui, pour ne plus être persécuteur ; nous, pour ne plus être persécutés.

Nous sommes sortis du parc Monceau. Exsangues. La grisaille incertaine des fins d'après-midi glaciales. Et nous irons jusqu'à la gare de l'Est. Mais en évitant le boulevard Rochechouart et Barbès. Nous nous sommes mis en marche, au hasard. Et à nouveau, ces affiches, aperçues le matin. Nous nous sommes approchés cette fois pour lire celle collée sur un immeuble du boulevard Malesherbes. Une grande affiche rouge. Les journaux collabos l'avaient mentionnée : la bande à Manouchian, bande de métèques, de terroristes, qui ne comptait que « trois vrais français ». Leur ignoble chef, métèque arménien, se prétendait poète, en outre ! Et dans cette bande, évidemment, il y avait des youtres en outre, des youpins. L'étoile jaune du promeneur solitaire de tout à l'heure aurait pu mentionner *youpin* au lieu de *juif*. Une politesse ricanante, comme si la mort mettait des gants. L'affiche rouge ! Nous la lisions, presque plaqués dessus. Manouchian et ses vingt-deux complices venaient d'être fusillés sur le mont Valérien. Le texte de l'affiche rouge étalait à grand fracas les faits : déraillements, attentats, assassinats, avec leurs chiffres précis. La bande à Manouchian dont l'affiche rouge montrait la tête hirsute, superbe. Un poète. Missak Manouchian.

Nous tanguions devant l'affiche. Pas plus que le Juif de tout à l'heure, elle n'attirait les regards. Boris sans moi, collés dessus. Apercevant quand même un Allemand qui passait, dont nous avons reconnu l'uniforme vert fade avec la casquette plate du service de sécurité, leur

S.D. son œil scrutateur sur nous, postés devant l'affiche. Mais il a continué son chemin. Nos lèvres tremblaient. A qui demander : « Et l'unique femme ? Elle n'est pas condamnée, la femme ? » Nous nous souvenions des articles des journaux collabos. Et aussi d'une phrase de Bernard, l'assistant de Fédor Athanassovitch : « Vous savez, les femmes, ils ne les fusillent pas. Quelques semaines après le procès, elles sont décapitées à l'intérieur des prisons. » Est-ce vrai ? La femme dont le prénom nous revenait : Olga. Tous entre dix-neuf et vingt-trois ans. Des mots, des insultes des journaux collabos, dont nous nous souvenions : pourriture judéo-métèque que la France pourrie de la troisième République accueillait avec joie. Un déferlement d'injures que Boris sans moi avions lues presque lointainement. Pourquoi ? Comme si notre abîme propre nous suffisait, notre abîme sale. Boris sans moi nous détachant enfin de l'affiche et nous remettant à marcher au hasard.

Manouchian. Un mythe, vu de Marseille, sous les lignes ordurières des journaux. Mais à présent, sous le souffle de notre marche, il s'incarnait. Missak. Missak et Olga. Le poète et sa compagne. Des déracinés. Décapités ici, troués là. Juifs ou non, le climat traqué, glacial, tueur, dans lequel les rues de l'immense ville s'enfoncent, ils ne l'ont pas supporté. Ils n'en voulaient plus. Ils n'en pouvaient plus. Comme Boris sans moi. Qui nous cachions dans les trous, espérant que ce n'était pas des pièges à rat. Les Juifs assimilés aux rats. Et nous restions ainsi, grelottants de puanteur. Alors que Missak et sa compagne couraient, respiraient, tiraient. Sans nul doute. Lui, poète. Peut-être a-t-il chanté ce que nous déglutissions ? Et s'il a chanté l'attente des douze balles, où sera-t-il, ce poème ? Nous, une larve, nous n'oserons jamais ramper vers le rebord lumineux du sang pour le ramasser. Interdit. Nous n'aurons droit qu'aux rebords obscurs du sang. L'énorme roman futur ne devra jamais l'oublier.

Et nous avons remarqué au hasard. Peut-être longions-nous les Tuileries. Le ciel gros et ses reflets de glace. Missak Manouchian, sa voix : « Je t'interdis de m'évoquer, sale chien ! » Pourtant nous sommes emplis de lui. Les sordides insultes, les balles qui le trouent. Peut-être a-t-il chanté l'Arménie. Ourartou. Peut-être... « Je t'interdis de m'évoquer, sale chien ! » Boris sans moi, longeant les Tuileries du côté des quais. La Seine, qui n'a plus sa lenteur de charme mais une lenteur de plomb. Où avons-nous lu qu'Ourartou est le nom premier de l'Arménie ? Et nous en souvenir à présent, au-dessus de la Seine plombée ! Peut-être a-t-il chanté le pavé hostile, les crachats sur les judéo-métèques, l'étau atroce des ricanements de la ville, dans un silence qui se dissèque... « Je t'ai interdit de m'évoquer, sale chien ! »

D'accord. Boris sans moi sommes un sale chien. C'est en tant que sale chien que nous sont interdites les cabines du téléphone marquées « Interdites aux Juifs et aux chiens », non en tant que sale Juif. Les chiens sont moins remarqués que les Juifs, alors autant être un chien. Rien ne nous fait peur dès que nous ne sommes plus sous notre peau. Nous avons même envie, non pas d'aboyer, trop bruyant, mais de japper. Ici, par exemple, contre cette balustrade du Pont-Neuf, où nous revoilà presque malgré nous. Japper pour répandre des agonies secrètes, celle de la honte d'avoir la frousse des agonies. « Tais-toi, sale chien ! » D'accord. Nous nous taisons. Un vide rouge nous paralyse.

Extrait 6 : chapitre 87, Le cherche-midi, p. 842-43 ; « Folio » vol. 2, p. 632-33.

Boris tout seul et toutes ces saletés engraisées par la guerre. Avant, ne régnaient que les promesses, au 36, rue de la Glacière, promesses durement conquises. *Marmotte vous mentez/Voici venir l'été...* Tout semblait à portée : la gloire, grâce à Gide ; Normale sup, grâce au lycée ; les femmes, grâce au visage ; Dieu, grâce au génie. Qu'en restait-il ? *Que reste-t-il de tout cela ? Dites-le moi !* Cette chanson de Trenet. Kant a écrit quelque part : « Il ne me reste que Dieu. » Verlaine : « Je n'ai plus rien. Mais ce que j'ai, mon Dieu, je Vous le

donne. » Boris tout seul restera-t-il aphone devant des voix pareilles ? Sa voix, dans l'étaupe du confort, de la frousse, de la frousse qui lui vaut le confort, du confort qui lui vaut la honte de la frousse. Des larmes perçaient ses yeux clos.

L'énorme roman futur. Sans doute plus lourd que l'air, la mémoire, le passé. Car plus lourd de visions. Mais, après tout, ne sont-ce pas les plus lourds que l'air qui dominent les airs ? L'énorme roman futur devra peser plus que toute la Mémoire du Monde. Mémoire égale au Miroir. Miroir égale buée. Buée égale Eternité qui embue les vitres de la vie. Boris tout seul, sa langue ramassant autour des lèvres les gouttes de larmes salées.

Extrait 7 : chapitre 93, Le cherche-midi, p. 913-14 ; « Folio » vol. 2, p. 760-61.

Dans sa chambre, il n'aperçoit pas de son lit les découpes des collines, tant la grisaille est épaisse ce matin. Tout est épais ce matin. Où aller ? Et tout se dilue, malgré la grisaille épaisse d'où suinte une angoisse d'immobilisation. Le monde tout autour hurle, craque ! Les failles tectoniques des zones humaines s'élargissent, déversent des plaies. Mais Boris tout seul ressent l'angoisse d'une grisaille figée.

Sans doute s'est-il endormi, réveillé, ré-endormi. Quelle heure est-il ? Il va remarquer à travers rues, sans s'être lavé. Son dégoût à l'idée d'une eau qui coule d'un robinet. Il marche. Les carcasses crèvent l'horizon. Pourquoi avoir inscrit dans Diary, bien au chaud dans son cartable qu'il tient sous le bras, cette phrase, avant de descendre : « Ma vie est finie. » De quel droit ? Sa vie qui scintille au contraire. Non dans le présent, mais dans le futur. La gloire ! Les foules ! Ou le rejet ? La lente transposition de l'humain en divin. L'énorme roman à venir. Mais si le passage de l'humain au divin se fait très vite ? Très solitairement ? Boris tout seul : un saint Paul sans visions. Saint Paul, exclu, dont l'église s'appelle *Saint Paul hors les murs*. L'énorme roman futur de Boris tout seul l'exclu sera le « roman hors les murs ». Tous les disciples, dans un coin ; saint Paul, tout seul, dans le sien. Pourquoi ? Ils vont mourir ensemble, alors pourquoi en cette dernière nuit, cette ultime séparation. Parce que, seul saint Paul sera décapité, les autres seront crucifiés. Boris tout seul également dans son coin, ses souvenirs dans l'autre. Eux seront crucifiés, lui décapité. La hache a tranché son moi. Et il traîne l'inexistence mutilée. L'Histoire de tous a eu raison de son histoire à lui. Elle a pourri la promesse. Boris tout seul la renifle.

Comme est vraie sa phrase écrite tout à l'heure dans Diary : *Ma vie est finie !* À son retour dans sa chambre, il va même ajouter : *Par décapitation*. Les Epîtres de saint Paul sont aussi une sorte d'énorme roman futur : la certitude de la résurrection des morts. Celui de Boris tout seul, épître à son silence : l'incertitude d'une résurrection des vivants.

Extrait 8 : chapitre 102, Le cherche-midi, p. 1021-22 ; « Folio » vol. 2, p. 954-55.

Ce nouvel élan qui étrangle Boris tout seul. Qu'un passé de menaces, de paniques surmontées, puisse être un regret aujourd'hui : un comble ! Que cette lente remontée vers Paris, la pluie soudaine, la grisaille, engendre une douleur : un comble ! La lente remontée vers le brouillard, interminable. Les gens parlent, ronflent. Des mots dominant :

« Résistance », « Occupation », « Épuration ». Ce fait aussi : le « chacun pour soi », unique slogan de tous, pathétique ou atroce dans la guerre, devenait plat dans la paix. Une âme plate, grise comme ce petit matin, sur le quai de la gare de Lyon.

Son père les attend, les enlace. En manteau et chapeau ; ses traits énergiques, tirés, inquiets, l'air de celui qui repart de zéro pour la troisième fois. Maman voit juste. Boris tout seul y pense dans cette chambre d'hôtel qui donne sur la Porte Champerret. Repartir de zéro, trois fois : une, après la Révolution de 1917 ; deux, après la crise de 1930 ; trois, après la guerre de 40-44. Maintenant, la guerre se prolonge au nord et à l'est, mais elle ne compte plus pour eux. C'est l'après-guerre, maintenant. Malgré journaux, radios, ils n'en ont cure, eux trois, de la guerre qui se prolonge au nord, à l'est. C'est son père qui compte. Pour lui, la lutte de l'après-guerre a commencé.

Ils sont tous les trois dans la chambre, autour de la table. A midi, le restaurant. Mais le soir, quelques mets froids, venant d'une épicerie russe voisine, et le thé dans une thermos. Comme à l'hôtel Colbert, cours Belzunce, à Marseille. Comme l'hôtel des Sports, rue du Cardinal-Lemoine, à Paris. Comme à l'hôtel-bordel d'Anvers, scandé par les « cabaret-dancing, dancing-cabaret » du portier miteux. Son père énonce ses projets : sa maison d'import-export renaît timidement, et très difficilement. Malgré les obstacles, il va tenter de racheter une firme de pétrole en perdition. Les deux frères propriétaires sont en partance pour l'Amérique.

Son père, tourné vers lui :

- Boris, tu seras mon adjoint, d'accord ? Tu t'es enfin débarrassé du journalisme. Enfin tu travailleras sérieusement.

Il n'ose pas refuser. D'ailleurs, que faire ? Où aller ? Vivre de quoi ? Il arpente ce quartier qu'il connaît mal. Lui aussi repart de zéro. Mais pas pour la troisième fois. Pour la vingt et unième. Chacune des soixante secondes d'une minute dans les soixante minutes d'une heure multipliée par vingt-quatre et le nombre de jours que contiennent vingt et une années. C'est là son nombre de départs de zéro. A ce point émiétés qu'il ne sait comment en sortir. Chaque pas est un départ de zéro. Et le pas suivant aussi. Peut-être que Wladimir jette ses pas en avant, sans regarder. Il fonce, tel le taureau, qui est d'ailleurs son signe. Impossible pour Boris tout seul. Chaque dixième de centième de millimètre parcouru le fascine et l'immobilise. Porte de Champerret, la banlieue juxtante : Levallois-Perret, Puteaux. Maisons grises, haillonneuses. Par instants, il semble à Boris tout seul qu'en multipliant une seconde par l'Eternité il atteindra le chiffre de sa vie. Mieux vaut s'abstenir. Car impossible de croire à la stagnation. Peut-être au cercle, le mouvement apparent du soleil. Le mouvement apparent de Boris tout seul. En fait, le soleil immobile bouge, sur orbite de millions et millions d'années. Et Boris tout seul, stagnant, bouge, sur orbite de millions et millions de pensées.